

SÉMINAIRE 2019-2020.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XXXIX. SÉMINAIRE : DIÉTÉONOMIE

« Mais l'Être — qu'est-ce que l'Être ? L'Être est ce qu'il est. Voilà ce que la pensée future doit apprendre à expérimenter et à dire. L'« Être » — Ce n'est ni Dieu, ni un fondement du monde. L'Être est plus éloigné que tout étant et cependant plus près de l'homme que chaque étant [...]. »

Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, 1949

« La déconstruction, c'est la pulvérisation d'un socle spéculatif où la vie trouverait son assise, sa légitimation, sa paix. »

Reiner Schurmann, *Le principe d'anarchie*

Séminaire XXXIX

Diéténomie

Il semble opportun de différer légèrement la suite du séminaire et de proposer aujourd'hui à la fois une réponse aux commentaires qui ont été apportés sur le précédent texte et encore ouvrir à la lueur de l'actualité une lecture, peut-être, différente, de ce que nous avons proposé comme *biomimèsis* à savoir une manière particulière, pour l'œuvre et pour les artistes, de s'intéresser aux conditions du vivant et aux conditions de la vivabilité. Voici ce qui présentera pour nous une première précision quant au sens de ce *bios* : à la fois le vivant et la vivabilité. Ce qui signifie que *bios* pourrait signifier le monde où l'on est en tant que tel et en tant que

nous le laissons. Il s'agirait donc de représenter et d'indiquer quelque chose sur les conditions que nous imposons au vivant et à la vivabilité. Les conditions que nous imposons en soi au *monde*.

Il importe alors de revenir sur la proposition d'interprétation que nous avons faite de ce vivant (et de la vivabilité). Le vivant comme *bios* est donc ce qui est ouvert *fondamentalement* à sa transformation et sa destruction : c'est ce que nous entendons dans la question des conditions. La condition du vivant est son ouverture à la non-ouverture, c'est-à-dire à sa transformation ou à sa destruction. Condition signifie littéralement « manière d'être » : autrement dit la manière d'être du vivant est de s'ouvrir à sa propre instabilité. Autrement dit encore la manière d'être du vivant, comme vivabilité, est de ne pouvoir se tenir ouvert à la stabilité. Vivabilité signifie capacité à se tenir vivant. Or cette capacité n'est pas stable : elle est ouverte sans fin à la différence et à la destruction. Différence (*dis-ferre*) signifie très précisément « ce qui porte à l'impossibilité de l'unité ». Destruction (*dis-struere*) signifie très précisément « ce qui conduit à l'impossibilité de l'unité ». Or la philosophie et la pensée ont tenu obstinément à fonder l'étant (autrement dit le vivant) dans l'être (autrement dit l'unité) : elle a inventé pour cela la métaphysique qui fait le travail depuis le début de la philosophie. La crise dans laquelle nous nous trouvons tient au paradoxe intenable de l'interprétation de ces conditions alors qu'on nous demande exclusivement d'interpréter les causations qui ont fait que l'étant (le vivant) est une forme accidentelle de l'être (l'unité) : dès lors **on ne pense qu'en direction d'une unité alors qu'il**

nous faut penser en direction de la destruction. Ceci désignera alors ce que je propose comme interprétation du *tournant*, autrement dit de la récente actualité de la philosophie.

Il importe alors de revenir à un autre point, longuement discuté lors du précédent séminaire, celui du besoin. J'ai donc proposé que nous puissions interpréter à partir de l'indication originelle de Parménide que cette projection du vivant vers la destruction est inscrite dans ce que j'ai nommé le *besoin*. En somme ce que Parménide et la pensée nomment le *khèrè* : autrement dit cette manière de reconnaître qu'il est « besoin » que l'étant prenne et qu'il saisisse des éléments qui composent ce vivant. « Il est besoin » dit en somme ce que nous tentons de dire par *condition* : cela pourrait vouloir dire que le vivant (l'étant) pour vivre (pour être) a comme manière de porter et de conduire ce qui *est* (*ce qui vit*) à l'impossibilité de l'unité. Ce que nous avons tenté de dire est qu'il ne s'agit en aucun cas d'une nécessité qui elle se situe dans la sphère interprétative de la manière avec laquelle nous prélevons et nous saisissons. Ici il s'agit bien d'une manière propre (notre vivabilité) qui consiste à ouvrir ce qui est vers une instabilité. Besoin signifie que nous saisissons que quelque chose manque : ce qui manque est l'ouverture à l'instabilité. Il faut donc collecter, saisir, absorber, détruire, transformer, digérer, assimiler ce qui a été pris. Mais le terme besoin dit quelque chose de plus que le manque ne dit pas, ce qui est à peine caché en lui et qui relève du soin : il est *be-soin*. Le préfixe *bi-* exprime ce que le latin *ambi-* et le grec *amphi-* disent : un renforcement exprimant la proximité.

Be-soin désigne donc un sens tout particulier du soin et du souci, double, pour le vivant et pour la destruction du vivant, pour le vivant et pour ce qui le conduit à ne pouvoir être identique. Je propose alors que nous puissions lire le *khèrè* grec comme un *be-soin* tandis qu'il faut alors penser le soin comme une autre opérativité consciente de la manière avec laquelle nous interprétons nos conditions de vivabilité.

Il importe alors de revenir sur une autre question particulièrement complexe celle de la mesure. Cela revient à s'interroger sur la teneur de cette manière et savoir si nous sommes en capacité de mesurer à la fois ce que nous détruisons et à la fois les conditions de cette destruction. Ce que nous avons nommé respectivement *mesure* (nous y reviendrons) et processus *sunéidétique*. Mesurer désigne, comme son étymologie peut le laisser voir, une activité intellectuelle qui permet d'estimer et d'établir à la fois un mouvement et une distribution. Distribuer (*distribuer*) signifie très précisément «ce qui attribue à l'impossibilité de l'unité». Mesurer est alors un processus technique triple qui consiste à établir la mesure, puis à mesurer, puis enfin à reporter la mesure. Mesurer est alors une activité «technique» et en ce sens elle est fondée sur la reconnaissance d'un «s'y connaître» en quelque chose et sur la reconnaissance d'une «régulation», c'est-à-dire d'un processus moral. Le processus moral ne désigne pas autre chose que la possibilité de se reporter à une «mesure», c'est-à-dire à l'établissement d'une estimation. En somme la possibilité de l'usage d'un mode d'appropriation des éléments. Moral en ce sens ne désigne pas uniquement le fait de penser

la mesure de sorte qu'elle soit bonne ou mauvaise, mais de la penser de sorte qu'elle soit « juste ». Or la justesse ne trouve pas son origine dans le code mais dans l'usage (à l'inverse de la justice qui trouve son origine dans le code et non l'usage) : la même mesure peut se retrouver à être juste et injuste en fonction des usages, mais elle ne peut se retrouver à être bonne et mauvaise.

Il faut alors comprendre que la mesure ne peut être que morale et technique en ce qu'elle est liée à la fois à une expérience renouvelable et modifiable en fonction des conditions et parce que ne nous a pas été donné l'épreuve autre qu'une mesure morale. C'est à la fois ce que nous avons vu avec la citation de Friedrich Hölderlin revenant à dire que la mesure est une épreuve qui nous fait advenir à « habiter cette terre en poète » c'est-à-dire en *pro-ducteur*. Toute *pro-duction* autant que *production* supposent un dispositif technique que nous nommerons dispositif de « conduite ». Mais c'est aussi ce que nous avons vu lors de la conférence de Olivier Assouly et les propos de Friedrich Nietzsche : « Nous avons d'autres besoins, une autre croissance, une autre digestion : il nous faut davantage, il nous faut moins. Quant à savoir combien il faut à un esprit pour se nourrir, il n'est point pour cela de formule » (in *Le gay savoir*, § 381). Ce qui revient à dire que ne nous a pas été donné, ici encore, de connaître de formule quant à la quantité qu'il nous faut saisir pour vivre. En somme ne nous n'a pas été donné l'épreuve de la justesse. Deux conséquences doivent être proposées à cela. La première consiste donc à rappeler que ni l'épreuve de la mesure ni celle de la formule de ce dont il est *be-soin* pour

vivre n'ont été « données » : cela signifie que ce sont des expériences proprement indéterminées et modulables en fonction des conditions qui ouvrent la vie à se conserver comme vie. La seconde tout aussi importante consiste à énoncer que notre manière de nous tenir devant cette conditionnalité est « en poète », c'est-à-dire en pro-ducteur : or nous avons énoncé que l'interprétation de l'être devait non pas être en direction de l'unité mais de celle de la destruction. *Destruction* et *production* entretiennent alors une relation évidente : tandis que l'une est une conduite vers l'impossibilité de l'unité, l'autre est une manière de conduire les éléments dans l'épreuve du mouvement. Deux problématiques liées à la conduite — en somme liées à l'épreuve de la technique — en tant que nous ne pouvons nous résoudre à l'unité et à stabilité.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que la tâche de la philosophie ne se situe pas dans l'établissement des mesures et des formules. C'est proprement non pas la tâche de la politique, mais celle du commun. Et la différence ici est essentielle. Or l'établissement des mesures et des formules a été saisi par la politique et par l'économie, l'une et l'autre entretenant une relation d'interdépendance de sorte de penser et de produire la mesure et les formules. De sorte que nous ne soyons plus rendus disponibles à la connaissance commune qui nous feraient accéder à l'expérience de la mesure et à l'établissement des formules pour que nous puissions subvenir à nos besoins et à nos soins. Nous sommes devenus des êtres privés de savoir et absorbés dans une technicisation qui nous rend indisponibles à l'épreuve de cette mesure. Alors nous éprouvons

une forme complexe et ravageante de démesure. Mais il faut être précis. Mesurer nous l'avons dit est un processus intellectif qui permet d'estimer mouvement et distribution. En ce sens la démesure est elle aussi un processus intellectif qui *ne* permet pas d'estimer mouvement et distribution. Le préfixe *de-* indique la négation. La démesure consiste alors à ne pas savoir ce qu'il faut mettre en mouvement et en distribution. Il en advient alors un dérèglement des mouvements de saisis et des processus de distribution; il advient alors une dégradation et une destruction du vivant. En septembre 1969, lors du séminaire du Thor, Martin Heidegger indiquait que la philosophie est la réponse d'une humanité atteinte par le *Übermass*, par l'excès, par la démesure. Il faut seulement comprendre qu'une différence essentielle se trouve ici. Cette démesure qui est le point de départ de la philosophie, est une démesure de la présence, en somme de ce qui a lieu. Mais pour la pensée grecque ce qui apparaît *démesurément* n'est pas ce qui nous apparaît démesurément. Pour deux raisons fondamentales : la première est que nous pensons toujours l'apparaître à partir de nous et uniquement depuis notre perception et non en tant que ce qui est; la seconde est que ce qui nous apparaît *démesurément* est la réalité, à savoir la somme de ce qui a été produit et réalisé. Ce qui signifie alors que nous allons devoir penser la philosophie autrement. Si elle commence comme la réponse d'une humanité soucieuse d'une démesure de la présence (du réel), elle advient alors, maintenant au moment du tournant, comme une autre réponse à une humanité soucieuse d'une démesure du retrait de la présence (du réel) et d'une démesure de la

réalité (de la production). «Le monde est rempli d'objets, plus ou moins intéressants, je ne souhaite pas en ajouter davantage» écrit comme manifeste en 1969 (la même année) l'artiste Douglas Huebler. Il faut alors comprendre qu'il ne s'agit pas de la même démesure et de la même mesure : entre ce qui était pensé depuis ce qui apparaît (Martin Heidegger nomme cela un *Herstand*) et qui *m'apparaît* comme une représentation (c'est un *Gegenstand*, quelque chose devenu objet). Nous sommes saisi par la démesure du retrait de la présence et la démesure de l'exposition de la facticité. C'est alors depuis ce lieu complexe qu'il nous faut penser que la mesure n'est pas la tâche de la philosophie, parce que sa tâche se tient dans l'interprétation de la démesure, de l'excès. Or l'excès et la démesure de ce qui apparaît nécessite de prodiguer des soins à celles et à ceux qui sont atteints par cela. Plus encore l'excès et la démesure de la réalité nous apparaît démesurément comme production et comme objets nécessitant de prodiguer d'autres soins encore nous qui en sommes tous atteints. Or il semble que les dégradations soient conséquentes.

Mais qu'est-ce qui apparaissent aux Grecs qui est à ce point en retrait et occulté? Y a-t-il un nom pour cela? Heidegger a toujours nommé cela et c'est même l'objet de la conférence donnée en avril 1967 à Athènes et l'objet de ce qu'il nomme provenance de l'art. Ce qui apparaissent aux Grecs est la *phusis*. Elle n'est pas la *nature*, mais elle est précisément ce qui vient à la présence dans l'expérience de la limite. Ce qui advient est d'abord l'expérience d'une limite : Heidegger indique qu'elle est «ce qui paraît de soi-même dans la limite qui est à chaque fois la

sienne, et qui a dans cette limite son séjour». C'est l'interprétation de cette limite qui est la tâche de la pensée. Or ce qui vient en présence comme limite (d'espace et de temps et d'appropriement) est à la fois la provenance de l'art et de la philosophie. Ou pour le dire autrement art et philosophie sont les réponses d'une humanité soucieuse d'un excès et d'une démesure de cette présence. Or que se passe-t-il si cette présence est en retrait (en somme nous assistons à un excès de son retrait) et si la présence de la production est en excès? Y a-t-il un nom pour la démesure de la présence de la production? C'est ce que nous nommons technique. Nous assistons à l'excès du retrait de la présence et à l'excès de la technique. C'est sur cela que le regard de l'art et celui de la philosophie se portent, de la même manière, parce que l'un et l'autre s'intéressent aux conditions d'existence.

Il nous reste alors à proposer que la tâche de la philosophie (et de l'art) ne consiste pas en l'interprétation de la mesure, mais bien en l'interprétation de la démesure à partir de la question de la limite. Que signifie la limite? En 1951 Heidegger donne la conférence *Bâtir, habiter, penser* où il indique : «La limite (*peras*) n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose *commence à être*. C'est pourquoi le concept est appelé *horismos*, limite». La tâche de la pensée est alors bien d'interpréter cette *limite* en tant qu'il s'agit de penser dans ce qui vient à être, ce qui vient à la destruction, c'est-à-dire ce qui ne parviendra pas à l'unité. Qu'est-ce que signifie cette impossibilité de l'unité? Elle indique que dans les modes de la

présence, ce qui vient à être et donc à se détruire, n'advient jamais à une unité essentielle avec ce qui saisit : dans la consommation l'unité n'advient pas, dans la propriété non plus, dans l'alimentation non plus, dans la captation non plus, dans l'interprétation pas plus, etc. C'est cela qu'il nous faut penser cette limite et donc l'épreuve infinie de la démesure de ce qui ne peut faire unité. Et il y a deux démesures, deux formes d'excès (*Übermass*) celle de la présence et celle de la production, autrement dit celle de la *phusis* et celle de la technique, celle du réel et celle de la réalité.

Il faut enfin pour ce séminaire tenter de dire quelque chose sur la fin du texte de la conférence de 1967. La question de Heidegger est de comprendre la provenance de l'art : en somme pour les Grecs elle est *phusis*, pour nous modernes elle est *technique* (et non pas *tekhnè*). Avons-nous alors la possibilité d'un dépassement du contrôle technique sur nos modes d'existence ? Sa réponse est d'aller le chercher du côté de l'*alethèia*, c'est-à-dire du non-retrait qui nous réclame de penser ce qui vient et ce qui ne vient pas (retrait). Pour cela il indique le fragment 123 d'Héraclite (tiré d'une citation de Proclus in *Commentaires sur la république*, XVI) : «*phusis kruptesthai philei*» qu'il traduit par «à ce qui de soi-même paraît, il appartient en propre de se mettre à couvert». La traduction canonique de ce fragment est «la nature aime à se cacher» (voir pour cela le texte de Giorgio Colli, *La natura ama nascondersi*, Gli Adelphi, 1988). En 1935 (in *Introduction à la métaphysique*) il le traduit par «l'être incline de soi-même au cèlement en soi». Nous pourrions le traduire par «ce qui vient en présence

aime à se couvrir». Nous savons ce que signifie *phusis* ce qui paraît (ce qui fait événement), *philein* signifie quelque chose comme prendre soin et le verbe *kruptein* signifie couvrir, protéger : nous pourrions alors proposer comme lecture et traduction de ce fragment, «ce qui advient à l'être prend soin de se protéger». Ce qui semble être détruit est à la fois savoir prendre soin et les espaces d'abritement.

En conséquence, si l'on propose que la traduction du fragment 123 d'Héraclite soit «ce qui advient à l'être prend soin de se protéger», il faut être en mesure «devant de ce qui advient» de penser ou d'indiquer des éléments d'interprétation de la crise que nous connaissons. Partout est dit et écrit qu'il y a une crise sanitaire et qu'il y aura une crise économique. Or nous ne pensons pas assez du côté du prendre soin et ne nous pensons assez que le problème n'est pas la crise économique mais la crise sociale. Ce n'est pas d'abord un problème de gestion des biens (ce que signifie *oiko-nomia*) mais d'une gestion de nos manières de vivre, d'une gestion de nos conditions de vivabilité. Pour cela le terme économie n'est pas le bon ni même le terme écologie. Je propose donc la création d'un autre terme fondé sur la question des manières de vivre. Ce qui nous intéresse c'est ce que les Grecs appelaient *diata*. Terme dérivé du verbe *zaô* vivre, il indique l'ensemble des modes de vie et d'existence. Pour cette raison il signifie à la fois lui aussi la maison mais aussi le régime (ce qui a donné en français le terme *diète*). Le verbe *diataô* signifie se soumettre à un régime, vivre selon certains modes, arbitrer, habiter, gouverner. Il est le plus précis des termes dont nous avons besoin pour penser la crise.

Il s'agit d'une crise diéténomique, en ce qu'elle est une préoccupation de nos modes de vies autant que de nos futurs «régimes» ou diète, autant que de nos futurs habitats, autant que de nos modes de gouvernance. Penser en terme d'économie est une faiblesse. Il faut penser la manière avec laquelle nos modes de vies seront gouvernés : c'est précisément ce que nous nommons *diéténomie*.

17 mars 2020